

quel lieu exact il en trouverait les restes. Il la ramassa, en chassa les cendres en soufflant et lorsqu'elle fut suffisamment ranimée, se mit, avec son aide, à chercher dans tous les trous, dans toutes les fentes, crevasses, anfractuosités quelconques, poussant entre temps des cris d'appel.

Il fut enfin récompensé de sa persévérance : un cri répondit au sien, le cri d'un homme en détresse, plutôt même un gémissement qu'un cri véritable, et qui venait d'une certaine distance.

Ronayne redoubla d'efforts et d'attention. Il explora jusqu'aux moindres recoins de la grève, qu'une lueur de plus en plus faible de son falot éclairait de plus en plus mal ; appelant et recevant à son appel une réponse, toujours étouffée et toujours lointaine. Décidément, le dernier naufragé devait être de l'autre côté des rochers, par-dessus lesquelles les vagues furieuses avaient dû le rejeter. Dans ce cas, il ne parviendrait jusqu'à ce malheureux qu'à la condition d'être quelque peu aidé lui-même. Il ne pouvait donc songer à rien de plus, pour le moment, qu'à aller chercher ce secours nécessaire.

Dans cette conviction, Ronayne retourna aux cinq matelots qu'il avait tirés du danger le plus pressant, mais qu'il avait abandonnés sur le rivage dans une situation fort précaire encore. Il les réunit, obtint d'eux qu'ils portassent comme ils pourraient le camarade à la jambe cassée, incapable de se soutenir, et, accompagné de ce lugubre cortège, il se rendit à la ferme. Les naufragés en sûreté, cette fois, Ronayne, tout brisé de fatigue qu'il était, se rendit au poste des gardes-côtes, à Bonmahon, pour demander aide et assistance en faveur du malheureux qui restait à sauver et qui se trouvait de l'autre côté des rochers, où il lui était impossible de l'atteindre par les moyens ordinaires.

Les gardes-côtes s'empressèrent de se munir de l'appareil à fusée et de quelques ustensiles nécessaires à l'expédition ; ils se disposaient à partir, lorsque Ronayne qui, pendant ces préparatifs, avait erré sur le rivage, cherchant toujours au hasard, arriva juste sur le naufragé, jeté sur la grève, le corps moitié dans l'eau, moitié en dehors et empêtré dans les débris du navire. Il ne s'était pas trompé quant à la position du malheureux sur les rochers, au moment où il était à sa recherche ; mais pendant qu'il était allé réclamer du secours à son intention, la mer l'avait balayé de cette position et jeté à la côte, meurtri, les membres brisés, insensible, mais vivant !

Il fut transporté à la ferme dans cet état d'inconscience ; on le coucha et une vieille bouteille à whisky remplie d'eau chaude fut placée à ses pieds. Tout ce qu'il y avait de whisky à la maison, d'autre part, fut distribué entre les naufragés, auxquels on donna ensuite des aliments plus substantiels. Tous les lits de la ferme furent cédés aux pauvres diables, la famille du fermier s'empresant autour d'eux et leur prodiguant tous les soins qui étaient en leur pouvoir.

Mais Ronayne lui-même n'avait pas fini. Tout son monde, c'est-à-dire l'équipage complet de la "Gwenissa," réuni dans la ferme, à l'abri désormais de tout danger immédiat, après avoir été sauvé par lui, par lui seul, d'une mort épouvantable, il sella sa jument, et se rendit à Tramore, pour informer le député-receveur de Lloyd de ce qui venait d'arriver. La route, d'ailleurs, passait devant la maison du médecin, et il était urgent de l'envoyer à la ferme.

Les deux matelots les plus malades furent transportés à l'hôpital, ils revinrent du reste à la santé et à la vie comme leurs camarades. Quant à Ronayne, il toucha d'abord de l'agent de Lloyd la récompense officielle de douze francs. Mais la Société de sauvetage des naufragés l'indemnisait de toutes ses dépenses, et il reçut peu après d'une autre société de sauvetage une récompense honorable.

Mais comment récompenser suivant son mérite un exploit pareil à celui de ce brave fermier irlandais ? L'estime de ses concitoyens, la reconnaissance de ceux qui lui doivent l'existence, voilà sans doute, pour lui, la plus belle de toutes les récompenses, celle dont il peut être le plus fier. — C'est une consolation, car il n'est pas probable qu'il en reçoive jamais d'autre.

LE CRIME ET SON GHATIMENT

PREMIERE PARTIE

NI L'UNE NI L'AUTRE

C'était la moisson des regains, la récolte des pommes aussi et depuis que les premières gelées blanches d'octobre faisaient jaunir et frissonner les feuilles, depuis que le ciel était d'un bleu plus pâle, depuis que la caille, peureuse des frimas, avait abandonné les luzernes, les ouvriers de la ferme du Tremble n'avaient guère de répit.

La ferme du Tremble, louée par Billoret — et cela de père en fils et depuis si longtemps qu'on en oubliait les vrais propriétaires — dépendait du domaine de Lesgully.

Ferme et château faisaient partie du village de Recey, en Châtillonnais, sur la rivière de l'Ource.

C'est un pays pittoresque et boisé, avec des paysages imprévus, des forêts broussailleuses, coupées tout à coup par des clairières vastes dans lesquelles sont groupées les blanches maisons à toits d'ardoises rouges des villages bourguignons.

On sent que le sauvage pays du Morvan n'est pas loin, car il a quelque chose là de son âpre nature, de sa robuste végétation et de sa rudesse.

Le matin, les ouvriers de la ferme étaient partis à l'aube, pour aller récolter les pommes.

Ils étaient cinq ou six, et avaient emmené deux femmes, prises en journées, depuis quelque temps, par le père Billoret : une vieille et une jeune, Tiennette, la vieille, et Albine Mirande, la jeune.

Ils s'étaient divisés en deux ou trois groupes.

Pendant que les hommes, grimpés dans les pommiers, secouaient vigoureusement les branches et faisaient tomber sur terre une pluie de fruits mûrs, aux senteurs douces et pénétrantes, les femmes, par-dessous, ramassaient les pommes, au fur et à mesure, les empilaient dans des paniers qu'elles versaient dans d'immenses sacs, debout au milieu du champ, et les ouvriers transportaient les sacs pleins dans des voitures.

La besogne n'était pas lourde, tant qu'il ne s'agissait que de ramasser.

Mais souvent on était loin des sacs, loin des voitures, et le panier empli tirait les bras de Tiennette et d'Albine Mirande.

— C'est jeune, ça devrait être fort ! disait Tiennette entre ses dents... moi, à son âge, j'en faisais bien d'autres... les jeunesses d'aujourd'hui, ça n'a plus de sang dans les veines !

Comme elle parlait tout haut, Albine l'entendit.

— C'est vrai, mère Tiennette, je ne suis pas forte ce matin, je vous laisse tout le poids. Ce n'est pas de la paresse, croyez-le bien... Je ne sais pas ce que j'éprou-